Ceux qui dédaignent la littérature la décrivent souvent comme une fabrique d'illusions : cela fait sourire les bons lecteurs, qui voient les écrivains s'escrimer pour traquer les vérités humaines singulières et volatiles que cachent commodément les généralisations journalistiques, les éléments de langage des élus, les conceptions du bonheur ou de la réussite agréées par la collectivité, les mensonges que chacun se fabrique pour supporter l'existence... Ainsi *Un membre permanent de la famille,* le dernier recueil du romancier Russell Banks, pourrait se décrire comme le démontage d'une usine à rêves chatoyants - les États-Unis -, si l'auteur ne s'attaquait pas également à ses propres symptômes d'auto-intoxication dans la nouvelle titre. Celle-ci raconte comment Banks en vint à se convaincre qu'après son divorce sa famille resterait unie grâce au chien - qu'il garderait, et qui formerait le trait d'union entre son ancien et son nouveau foyer. Or n'est-il pas dangereux d'accrocher de tels espoirs au collier d'un animal à l'espérance de vie limitée ?

Ne pas voir, cependant, Russell Banks en paladin de la vérité. Il connaît les vertus consolantes de l'illusion, qu'il dévoile dans la bien titrée « Transplantation », où une jeune femme écoute battre le coeur de son mari décédé dans la poitrine d'un autre. Un geste symbolique, forcément vain, mais qui irait le lui reprocher ? De même, cette femme du « Perroquet invisible » qui, dans une épicerie, coche une liste de courses qu'elle a ramassée par terre, pour donner et peut-être se donner l'illusion de la consommation...

Banks effectue des allers-retours entre des nouvelles auscultant des illusions individuelles et d'autres s'intéressant à certaines illusions collectives. Le premier texte s'attaque ainsi à un archétype central du rêve américain : le héros ordinaire de la classe moyenne. Son incarnation banksienne s'appelle Connie et se révèle soluble dans la crise économique. Ancien soldat d'élite, Connie a éduqué seul ses fils, avec un amour qui se mêlait si bien au goût de la discipline que deux sont devenus policiers, et le troisième, gardien de prison. La nouvelle commence sur un Connie vieillissant, aux abois depuis qu'il a perdu son dernier travail, et incapable de confier ses difficultés à ses enfants : « C'est lui le père. C'est toujours lui l'homme de la famille. Un ancien Marine. » C'est donc avec l'intention de n'inquiéter personne, de ne rien avoir à demander à ses fils, et pour pouvoir dialoguer avec eux grâce à un sonotone non remboursé, que ce parangon de fierté et de rectitude à l'américaine s'est mis à commettre des braquages minables. En dix pages, Russell Banks habille de chair cent questions réelles : la crise des subprimes, l'insuffisance du système d'assurance maladie, se heurtent ici au visage du héros à l'américaine.

Citons également la nouvelle « Blue », peut-être la meilleure du recueil. Elle commence comme un conte de fées capitaliste - une employée noire et pauvre a économisé 3 500 dollars pour acheter la belle voiture d'occasion qui fera sa fierté. Puis se poursuit comme un film d'horreur - quand la malheureuse employée se retrouve coincée sur le parking du concessionnaire après la fermeture, et traquée par un pit-bull. Enfin se développe en satire - quand arrive une journaliste qui se demande si une femme noire menacée par un molosse dans un parking constitue bien un sujet. Là encore, les dérives récentes de l'Amérique réelle - obsession sécuritaire, montée de l'individualisme, excès du droit à l'information - vont causer la perte d'une figure archétypale : la brave employée qui ne désire rien tant qu'un petit morceau du rêve consumériste monté sur roues. Le discours collectif dit que chacun y a droit. La nouvelle montre dans quelles conditions.